SOMMAIRE

Causerie . . . . . Jacques Mauprat.
Tristesse des Arbres (poésie). . Maurice Rollinat.
Le Numéro du Régiment. . . . François Coppée.
La Mouche plate. . . . . Léon de Tinseau.
Une Lutte . . . . . Balzac.
La petite Reine Mar. . . . . Charles Buet.
Le Capitaine Corcoran (suite). . Alfred Assolant.
Mots pour rire. — La Mode. — Nos Gravures. — Récréations et Jeux d'esprit.

FEUILLETON :
Puyjoli (suite). . . . . Jules Claretie.

GRAVURES :
Portrait de M. Jules Grévy.
L'Exposition de Saint-Etienne.
Les Manœuvres dans les Alpes.
La Mode.

CAUSERIE

Il paraît que la « patrie est en danger » si les pures amours d'Elsa et de Lohengrin sont représentées à l'Opéra. Tel est, au moins, le bruit que font courir les mitrons et les braillards de la Ligue des Patriotes, c'est-à-dire cette foule inepte et bêtement chauvine qui a pris pour drapeau la vaste redingote de Monsieur Déroulède.

Vous connaissez l'antienne. Elle a déjà servi à plusieurs générations d'imbéciles : il faut venger sur Wagner et ses œuvres les défaites de la France. Ah ! que voilà une revanche digne de la noble blessée ! Quand la *Terreur de Neuilly,* le *Rempart de Courbevoie,* la *Betterave de la Villette* et les autres camelots enrôlés par Laur et Boudeau — ces fous aussi bêtes que dangereux — auront sifflé et chuté le *Lohengrin,* nous pourrons regarder la colonne et nous dire fiers d'être Français...

Ces diplomates de « pieds-humides » fourrent aussi l'alliance russe en cette affaire. Le tzar aurait confié à Boudeau, entre deux verres de kümmel, que tout était rompu si *Lohengrin* triomphait jamais dans l'immeuble de M. Garnier.

Et il n'en faut pas plus pour créer une agitation qui nous a rendus ridicules aux yeux de l'Europe ! On a beau faire remarquer aux mitrons en délire que Meyerbeer était lui aussi Allemand, voire Prussien de Berlin, que Weber a écrit une cantate enthousiaste en l'honneur de Waterloo, que *Lohengrin* est joué et applaudi dans le monde entier, même à Moscou et à Saint-Pétersbourg — tout est inutile et les meilleures raisons du monde ne sauraient modifier chez les paladins à la haute casquette leur ferme propos de faire du boucan...

Tout cela prouve que les Parisiens n'ont pas toujours autant d'esprit qu'ils le prétendent. Lyon, Bordeaux, Rouen et Angers, où l'on a représenté *Lohengrin* l'an passé, n'ont pas donné le spectacle grotesque que vient d'offrir toute une partie de la population parisienne. Nous ne sommes que des provinciaux mais jamais Laur, Boudeau et la « Betterave de Belleville » ne trouveraient ici des dupes ou des complices.

*
* *

Au surplus, nous aurons bientôt l'occasion d'entendre à nouveau les divines harmonies de *Lohengrin.* La direction du Grand-Théâtre a tout à gagner à remonter le plus tôt possible un opéra dont le succès est loin d'être épuisé et autour duquel on fait tant de tapage. C'est une belle réclame, dont il faut profiter dès le début de la saison.

Car voici que nos théâtres rouvrent leurs portes. Les Célestins ont déjà donné un échantillon varié de leur répertoire : drame, vaudeville, comédie, il y en a pour tous les goûts et des acteurs « maître-jacques » passent avec aisance du *Bossu* au *Monde où l'on s'ennuie,* au grand étonnement des spectateurs.

A Bellecour on va paraît-il monter les vieilles opérettes célèbres, en commençant par le *Petit Faust* et la *Fille de Madame Angot.* La tentative semble bien hasardeuse. L'opérette coûte très cher ; elle nécessite de grands frais et ne fait que de maigres recettes. C'est d'ailleurs un genre qui ne convient nullement au vaste cadre de Bellecour.

Cette immense scène ne saurait être utilisée qu'en y donnant le drame, comme à la Porte Saint-Martin ou à l'Ambigu. Il y a toujours un public pour ces sortes de pièces, quand elles sont bien montées et bien jouées. Il serait même désirable que le drame fut en quelque sorte monopolisé à Bellecour.

Les Célestins pourraient se consacrer spécialement à la comédie qui fera toujours de l'argent à Lyon, pour peu qu'elle soit interprétée par une troupe convenable. Avec le Grand-Théâtre, où l'opéra et l'opéra-comique se maintiennent à un niveau artistique mieux que suffisant, nous aurions dans tous les genres un ensemble de représentations théâtrales tout à fait digne d'une ville comme Lyon.

Mais, hélas ! le public propose et les Directeurs disposent !

*
* *

Les journaux du high-life annoncent que la cigarette devient à la mode parmi les femmes du meilleur monde, parce qu'une des filles du prince de Galles a contracté l'habitude d'en « griller » plusieurs tous les jours, même en public.

Cet exemple de snobisme est admirable. Que le faubourg Saint-Germain me permette alors de lui poser une question : S'il prenait fantaisie à Mlle de Galles de fumer la pipe ou de chiquer, toutes nos marquises se croiraient donc obligées d'arborer le brûle-gueule ou de mâcher la carotte ?

Jacques Mauprat.

TRISTESSE DES ARBRES

Arbres ! Grands végétaux, martyrs des saisons fauves,
Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens,
Que vous soyez feuillus ou que vous soyez chauves,
Le Poète vous aime et vos spleens sont les siens.

Quand le regard du peintre a soif de pittoresque,
C'est à vous qu'il s'abreuve avec avidité,
Car vous êtes l'immense et formidable fresque
Dont la terre sans fin pare sa nudité.

Quand la Foudre et l'Eclair enflent rafale et grêle,
Les forêts sont des mers dont chaque arbre est un flot,
Et, tous, le chêne énorme et le coudrier grêle,
Dans l'opaque fouillis poussent un long sanglot.

Alors, vous qui parfois muets comme des marbres
Vous endormez, pareils à des cœurs sans remords,
Vous tordez vos grands bras, vous hurlez, pauvres arbres,
Sous l'horrible galop des éléments sans mors.

L'été, plein de langueur, l'oiseau clôt ses paupières,
Et dort paisiblement sur vos vivants hamacs :
Vous êtes les écrans des herbes et des pierres
Et vous mêlez votre ombre à la fraîcheur des lacs.

Les seules nuits de mai, sous les rayons stellaires,
Aux parfums dont la terre emplit ses encensoirs,
Vous oubliez parfois vos douleurs séculaires,
Dans un sommeil bercé par le zéphir des soirs.

Et le soleil vous mord, l'Aquilon vous cravache,
L'hiver vous coud tout vifs dans un froid linceul blanc,
Et vous souffrez toujours, jusqu'à ce que la hache
Taillade votre chair et vous fauche en sifflant.

Partout où vous vivez, Chênes, Peupliers, Ormes,
Dans les cités, aux champs, et sur les rocs déserts,
Je fraternise avec les tristesses énormes
Que vos sombres rameaux épandent par les airs !

Maurice Rollinat.

LE

NUMÉRO DU RÉGIMENT

Le vagabond est effrayant et la campagne est magnifique.

C'est un de ces rôdeurs, comme on en rencontre assez souvent au temps des moissons ; et celui-ci a si mauvaise mine qu'on a dû le repousser de toutes les fermes où il est entré pour demander du travail. Le pied de frêne sur lequel il s'appuie a moins l'air d'un bâton de voyageur que d'une trique de meurtrier ; et sous le revers de sa veste de toile, encrassée de sueur et de poussière, il doit y avoir un ignoble numéro imprimé à l'encre grasse, un matricule de bagne ou de prison.

Quel âge a-t-il ? Le malheur n'en a pas. Grand et sec, il marche avec la souplesse d'un jeune homme, et pourtant la rude moustache jaune qui traverse sa face boucanée grisonne déjà. En tout cas, il n'a pas honte de sa misère. Il a crânement campé en arrière son vieux feutre rongé par le soleil ; dans son visage couleur de cuivre, ses durs yeux bleus étincellent d'audace ; et il va pieds-nus pour ménager sans doute la paire de gros souliers à clous bouclée sur son sac de soldat. Le pas ferme et la tête haute, ayant dans toute sa personne on ne sait quoi d'effronté et de militaire, l'homme suit un sentier très étroit entre deux grandes pièces de blé, et les hauts épis lui viennent presque jusqu'à l'épaule.

Il ne sait pas où ce chemin le conduit.

Autour de lui, la plaine s'étend à perte de vue, déserte, immobile dans la grosse chaleur de juin.

A sa droite des blés, des seigles, des avoines ; à sa gauche des avoines, des seigles, des blés. Là-bas seulement un long rouleau de peupliers, vers lequel vole un corbeau ; et plus loin, beaucoup plus loin, les collines boisées d'un bleu tendre dans la brume grise de l'horizon.

L'homme suit le sentier monotone. Ici la moisson foisonne de bleuets ; là, de coquelicots. Tout près de lui, un grillon crie plus fort que les autres, comme exaspéré. L'homme s'arrête, le grillon se tait. Pas un nuage au ciel où triomphe le soleil blanc de l'après-midi. Le vagabond essuie alors avec sa manche son front couvert de sueur et, levant la tête d'un geste brusque, il jette un regard sombre au ciel pur.

La veille, dans le gros bourg rural où il est arrivé vers le soir, il s'est présenté à toutes les portes, le feutre à demi soulevé, et il a demandé d'une voix rauque et humble :

— Est-ce qu'il y a une journée à faire ici ?

Partout on lui a répondu, après un regard du haut en bas, dans lequel se voyait la méfiance du paysan ou l'effroi de la ménagère :

— Non... Nous n'avons besoin de personne.

Il lui restait trois sous. Il a acheté un morceau de pain et, tout en mangeant, il a continué son chemin du côté du crépuscule.

Un ruisseau d'eau vive coulait au bord de la route. Il s'est mis à plat ventre et il a bu à même.

Puis, quand la nuit fut venue — une nuit de juin où palpitaient de larges étoiles — il a sauté une haie, s'est installé dans un champ avec son sac pour oreiller et, comme il était harassé de fatigue, il a dormi jusqu'au lever du soleil.

Ce qui lui manquait le plus depuis trois jours qu'il était si misérable, c'était son tabac.

Il s'éveilla dans l'herbe humide, le corps tout engourdi, se leva avec peine, frissonna sous ses haillons et murmura sourdement :

— Nom de Dieu !

Puis il se remit en marche sur la grande route, l'ancien « pavé du Roi » qui traversait une forêt.

La matinée était délicieuse. Une fraîcheur embaumée sortait des profondeurs vertes. Sur les bords de la route, l'herbe des vaines pâtures, tellement pénétrée de rosée qu'elle semblait pâle, était criblée de petites fleurs des bois, blanc de lait, rose gris, lilas clair, toutes si pures ! Là-haut, à la cime des grands arbres, le soleil levant lançait dans les feuilles ses premières fusées d'étincelles. A vingt pas, devant le voyageur, deux joyeux lapins, la queue en trompette, montrant leur blanc derrière, traversèrent la route en quelques bonds et disparurent dans le fourré. Les oiseaux chantaient éperdument.

Le vagabond, lui, songeait à son horrible passé.

Enfant de l'hospice, élevé chez une nourrice sèche, à la campagne, il ne se rappelait guère de sa première enfance que ses tremblements de terreur devant la vieille femme, la main toujours levée pour un

---

Feuilleton du PROGRÈS ILLUSTRÉ

40

PUYJOLI

PAR

Jules CLARETIE

De l'Académie Française

— Tu sais ce dont on les accuse ?

— Sans doute.

— Ne peux-tu pas alors plaider auprès de tes chefs la cause des accusés, si l'accusation est fausse, odieusement fausse ?

Charles La Bussière haussa les épaules.

— Je ne puis rien, dit-il, rien que te donner un conseil, citoyenne. Ton mari est détenu, laisse-le détenu. Les pièces accusatrices se rapportant à lui ne sont pas venues à mon bureau. Donc il n'a pas à craindre encore le tribunal criminel révolutionnaire.

— Aujourd'hui, oui ! mais demain ? s'écria Clotilde avec un accent désespéré qui donna le frisson à La Bussière.

Il la regardait, ému, la trouvant adorable. Tout son amour naissant se réveillait et il eût voulu lui crier :

— Comptez sur moi. Je vous donne ma vie. Pour sauver votre mari, j'essaierai tout !

Mais prudemment il répondait :

— Je ne puis rien... je ne puis rien...

Clotilde quitta La Bussière et rentra navrée au logis. Elle éprouvait comme un écœurement terrible, se sentant isolée, perdue, inutile et répétant avec colère : Lâches ! lâches ! lâches !... Il n'y a que des lâches !

La Bussière avait été violemment tenté de donner à la malheureuse femme une parole d'espoir. Mais c'eût été une imprudence grave. L'ancien comédien avait son projet. Un vieux sentiment de camaraderie s'était éveillé en lui depuis que les acteurs du Théâtre de la Nation avaient été mis en état d'arrestation. Une fantaisie héroïquement insensée lui passait par la tête. Il se rappelait ses inventions folles de Dunkerque, au temps des années de garnison, et il rêvait quelque imagination nouvelle.

— Un joli rôle à jouer pensait-il.

C'était le 1er floréal an II qu'il avait été présenté au bureau *des détenus* du Comité de salut public, placé dans l'aile du pavillon de Flore, au château des Tuileries ; le citoyen Fabien Pillet, un homme de lettres, était son chef. Pillet installa aussitôt La Bussière à la division de *la correspondance.*

Cette correspondance s'occupait spécialement des annonces des différentes arrestations opérées soit à Paris, soit dans une grande partie des départements.

— Eh ! ma parole, songeait la Bussière, je ne vois plus que des gendarmes !

D'ailleurs, employé assidu, l'air vaillant, avec sa chevelure crépue, sans poudre, l'apparence d'un député coiffé à la Titus, apprenant son métier avec une vivacité joyeuse, et, arrivant, un matin, gai, content, au bureau de son chef en disant :

— Ah ! citoyen, je suis enchanté ! Je fais mon éducation. Je viens d'apprendre ce que c'est que les *Italiennes*, et je parie que tu ne le sais pas, tout homme de lettres que tu es !

— Les Italiennes, répondait Fabien Pillet, parbleu ! ce sont des Italiennes !

— Pas du tout, citoyen La Palisse. C'est le nom qu'on donne aux menottes pour lier les mains des prisonniers !

— Eh bien ! La Bussière, je te souhaite de connaître plus de Parisiennes que d'*Italiennes !*

— Merci !

Au bureau du Comité, La Bussière avait pour tâche spéciale de relever le registre des pièces accusatrices. Le travail de la correspondance avait été remis à un autre employé. L'ancien acteur devait analyser les pièces qui étaient envoyées au bureau des détenus. Son bureau, comme il l'a écrit lui-même, était le point central, le dépôt général des pièces relatives aux incarcérés.

C'était là où les autorités constituées faisaient passer les dénonciations qui avaient été suivies d'arrestation ; là que se déposaient les états raisonnés des suspects, accompagnés de *notes individuelles* sur chacun d'eux ; là, entre ses mains, que les prisonniers ou leurs défenseurs adressaient les pièces justificatives qu'ils croyaient utiles à leurs intérêts. Le bureau des détenus était divisé en quatre sections qui correspondaient à un bureau central, dans lequel Charles La Bussière travaillait spécialement.

Son titre officiel était celui d'*enregistreur*.

On analysait, dans chacune des quatre sections, toutes les pièces, et, lorsque cette opération était achevée, on les remettait au grand bureau, qui servait d'archives à la commission séante au Louvre, et dont un commissaire venait chaque jour, régulièrement à deux heures, chercher des pièces accusatrices transmises immédiatement à Fouquier-Tinville.

Des Tuileries au Louvre, du Louvre au Palais de Justice, les étapes n'étaient pas éloignées, et ni au Louvre, ni au tribunal, les stations n'étaient bien longues.

Mais encore fallait-il que la Bussière laissât sortir de son bureau les dossiers qu'il enregistrait.

Si Clotilde avait su que du zèle ou du caprice de cet homme l'existence d'André Thorel dépendait peut-être !

Aussitôt que les arrêts de proscription étaient parvenus au tribunal révolutionnaire, Fouquier-Tinville, accusateur public, faisait transférer les individus dénoncés à la Conciergerie, s'ils n'y étaient pas déjà arrivés, et dès le lendemain matin ils étaient mis en jugement.

— Pauvres diables ! pensait La Bussière.

Et dans cette cervelle de fantaisiste et d'audacieux, une idée obsédante se logeait,